

# L'esquilon

Emma Calvé

1858 - 1942



QUI CHANTE, SON MAL ENCHANTE  
Quau canto, soun mau encanto

Théodore Aubanel

**L'Esquilon**  
**Revista trimestrala**  
**d'informacion de l'Ostal**  
**Del Patrimòni**

Estampariá  
CCOR  
Plaça Fòch  
12000 RODÉS  
Tel/Fax : 05 65 68 18 75  
Mail : [contact@ccor.eu](mailto:contact@ccor.eu)

Director de la publicacion  
Paù Boni

Participacion a la redaccion  
d'aquel numèro

Paù Boni  
Elena d'Avairon  
Monica del Rei Visigòt

Mesa en pagina  
Chantal Souyris

ISBN 0290-7577

Prètz : 3 €  
Prix : 3 €

## SOMMAIRE

EMMA CALVE	4 - 39
LO PLANH DEL BOIÈR	40 - 43
LE VIEUX CHALET	44
ESPELIDA D'UNA VOCACION	43 - 47
DEVOIR DE MÉMOIRE	48

Balade de Eugène SEGURET à Emma CALVET le 9 Agost 1925 au  
château de cabrières devant tous les félibres et artistes Rouergats  
réunis autour de leur reine.

Ont es la béla castelana ?  
Ramonda, Uguéta, Blancafor  
Ont tréva l'ama de Violana  
Que tan trelimaba d'amor ?  
Vas qu'un païs encantador  
Damas d'antan vo'n sétz anadas ?  
Mas ont va la fina sentor  
De las epòcas trescoladas ?

Ont es la genta sobeirana  
Emmantelada de velor ?  
Ont es Alienòr d'Aquitana ?  
Ont es Bernard de Ventador  
La mandora d'un trobador  
Diguèt cansons desconsoladas  
En engrunant un darrièr plor  
Sus las epòcas trescoladas

Princessa, a vos laus, glòria, onor  
A Cabrières reviscoladas  
Veirem las gentas cors d'Amor  
De las epòcas trescoladas.

# Emma Calvé

*Née Rosa Noémie Emma Calvet*

*Sous tous les ciels j'ai chanté... (1)*



*“ Mon nom de famille est Calvet. Mon maître Puget me conseille pour le théâtre de supprimer le t de la fin. Calvé tout court est plus musical, assure-t-il. Me voilà donc baptisée à nouveau. Emma Calvé, que je viens d’écrire pour la première fois, me plaît, et me fait rêver. Quel sort lui est réservé !” (1)*

EMMA CALVE (1858 - 1942)

Causerie d’Henri MOULY sur Emma CALVE en 1971 à Millau.

Je commets ce soir, au moins, deux gros péchés... Oh ! je soupçonne bien que vous ne vous en doutez pas, mais moi je les sens là, sur le cœur, et je préfère m’en délivrer tout de suite, avec l’espoir qu’un auditoire aussi sympathique voudra bien me les pardonner. Le premier c’est d’avoir accepté de faire cent kilomètres pour venir... « parler »... une heure ! ...et à Millau !!!... parler d’Emma Calvé !

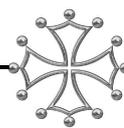


Eh ! oui, c'est très grave pour moi, car enfin je ne suis pas conférencier ; et parler d'Emma Calvé, ici, dans son pays, tout ému et vibrant encore de son souvenir, je me rends compte à quel point c'est prétentieux, et à quel point c'est dangereux. Je suis d'autant plus coupable, que, ce danger, je l'ai tout de suite entrevu... et j'en ai eu le frisson, comme l'âne de Capitou quand il voyait venir le bât.

Mais comment résister à l'invitation de poètes ou de vieux amis, comme sont pour moi Christiane Burucoa, ou ce brave Georges Girard qui tient ici, après le regretté Louis Julié, et bien d'autres ! le flambeau de notre vieille langue !

Comment résister au plaisir de venir parler d'Emma Calvé aux jeunes de Millau qui n'ont pas eu la joie de la connaître, et même aux autres qui l'ont plus ou moins connue ? Comment résister au plaisir de venir auprès de vous tous, raviver le souvenir de celle qui fut et restera la plus belle fleur de notre beau Rouergue ? Je n'ai pas su résister à ce plaisir, et maintenant là, au pied du mur, quand je mesure les difficultés de ma tâche, sans aucun moyen d'y échapper, je ne vois plus, pour moi, qu'une planche de salut : votre indulgence que je vous supplie de ne me point mesurer... Je sais l'accueil que vous avez réservé dernièrement aux éminents artistes qui ont, pour la gloire d'Emma Calvé, si brillamment interprété « CARMEN » ; je sais combien vous aimez entendre parler d'elle, et rien qu'à voir le nombre de ceux et celles qui ont bien voulu, ce soir, assister à cette causerie, je me sens plus rassuré.

Il faut néanmoins que je vous confesse mon deuxième péché: celui de parler devant vous, ce soir, dans une langue que j'aime, certes! et que j'apprécie, mais enfin que j'emploie rarement, étant voué depuis quarante ans et plus, étant voué depuis ma naissance à la langue du terroir, à cette langue si belle et que nous n'acceptons pas de voir disparaître ! à cette «lenga mairala» si brillamment illustrée à Millau par une foule ininterrompue de poètes : les Peyrot, les Constans, les Grégoire, les Bessière, jusqu'à mon vieil ami regretté, le doux Louis Julié, auxquels je demande pardon de l'infidélité dont je me rends coupable ce soir. D'autant plus qu'Emma Calvé eut aimé, j'en suis sûr, m'entendre parler d'elle dans cette langue rouergate qu'elle appréciait, et qu'elle a su faire applaudir



dans le monde entier, comme nous le verrons tout à l'heure.

Mais alors ? Eh ! bien voilà : on nous reproche souvent, aux félibres, de nous obstiner à « parler patois ». Nous répondons qu'il vaut mieux avoir deux langues qu'une à sa disposition ; et que, si nous préférons user entre nous de la vieille langue du pays nous pouvons, aussi bien, nous servir du « français » à l'occasion.

Et, de temps en temps, il est de notre devoir, de prouver à nos compatriotes que, d'aimer et de courtiser la langue de Peyrot ou de Bessou, n'empêche point de connaître et d'utiliser, de temps à autre, celle de François Fabié.

Votre illustre compatriote, le poète et entomologiste Jean- Henri Fabre, de St-Léons, parlait et écrivait dans les deux. C'est à coup sûr, une excellente formule !.

« Lo cop que ven parlarem dins la lenga de Milhau : per duèi anam butar coma avèm començat: dins aquela lenga francesa, sòrre de la nòstra. Las devèm coneisse e poder praticar totas doas, sens que l'una fague tòrt à l'autra, al contrari !. Quand una trabalha, l'autra se repausa !...

E sus aquela resolucion, tenètz-vos qu'anam trotar !...».

Je vous parlerai donc de la grande, l'incomparable, l'immortelle «diva» comme disaient, il y a cinquante ans les journaux de Paris, de «l'Emmatòta», comme l'appelait notre cher abbé Bessou, qui toute sa vie en fut amoureux. Je vous parlerai de «Mamita» comme elle exigeait que nous l'appelions, tous ces jeunes qui vibrions autour d'elle, lorsque je l'ai connue.

Car j'ai eu le bonheur de la connaître, de l'approcher de très près assez fréquemment. Et comme elle avait beaucoup vécu à cette époque, beaucoup chanté et beaucoup pleuré qu'elle était devenue une vraie Mamette, une Mamette de légende, avec l'enthousiasme débridé qui l'avait toujours caractérisée, adorant tout ce qui était rouergat, et tout ce qui était jeune, grâce à tout cela, grâce à une simplicité naturelle, étonnante chez une femme aussi cultivée et qui avait connu tant de gloire, j'ai eu le bonheur d'être de ses amis pendant près de 20 ans, de ses derniers amis.

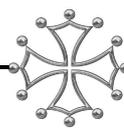


C'est donc en ami, en admirateur, j'allais dire en amoureux que je vous parlerai d'elle.

Elle avait tant de charme, tant de qualités de tous ordres, physiques, intellectuelles et morales, que, sans les élans d'un cœur amoureux, je me sentirais écrasé par tant de beauté et de grandeur. A tous ceux qui l'ont connue, elle apparaissait tellement prestigieuse que je n'aurai aucun souci de modérer mon admiration. En quelques termes que j'en parle, je vous préviens très froidement, très sincèrement que je serai toujours en deçà de la vérité, toujours terne auprès de celle qui fût toute sa vie, si rayonnante, si éblouissante.

La nature a de ces caprices et de ces réussites. Qu'est-ce qui laissait prévoir que le bébé qui naissait au foyer de Justin-Calvet, entrepreneur de terrassements à Decazeville, le 15 août 1858, serait un être de génie ? Rien assurément ne le laissait prévoir. C'était un bien modeste foyer : le père, homme vaillant, robuste, assez rude et débrouillard, aimant le risque et le commandement, ne craignant pas cette vie errante qui l'emmenait d'un chantier à l'autre s'occupant de la construction de routes et de voies ferrées, tantôt ici, tantôt là ; il fut longtemps en Espagne et même en Amérique du Sud. La mère une demoiselle Astorg, d'Aubin, bien élevée, un cœur d'or, avec toutes les qualités de la bonne ménagère. Courageuse aussi: nous la verrons coudre et broder avec entrain pour subvenir à l'éducation de ses enfants. Car Emma aura bientôt un petit frère Adolphe, qui fera, lui, une brillante carrière comme officier de Marine. Vers 1920, il vivait auprès de sa sœur à Cabrières, et pour se distraire, rédigeait un manuel de mathématiques à l'usage des écoles navales. Simple détail qui montre jusqu'à quel point cette famille possédait le culte du travail. A la naissance d'Emma, ses parents habitaient à Decazeville la maison bien vieille aujourd'hui, qui fait angle au fond de la place Decazes et de la grande rue de Cantagrel devenue depuis la rue Emma Calvé.

Elle arrivait au monde donc le 15 août, en pleine canicule et à Midi s'il vous plait! en plein jour, en plein soleil et les amateurs d'horoscope ne manquent pas de voir dans ce fait des présages étonnants. Et en naissant elle se mit à hurler, mais à hurler de telle façon que sa grand-mère qui pourtant en avait vu



*“Mon pays l’Aveyron  
Rude, montagneux,  
rocailleux avec ses  
causses mélancoliques,  
ses montagnes cou-  
ronnées comme des  
princesses de beaux  
rochers aux formes  
multiples...” (1)*

bien d’autres ne pouvait s’empêcher de répéter « Mon Dieu! cette fille, quels poumons, quels poumons ! ».

Cette grand-mère voyait très juste. La petite Emma était bâtie en rouergate de vieille souche, à chaux et à sable, dotée d’une santé à toute épreuve, qui malgré le travail, les veilles, les privations et les excès, ne connaîtra jamais de fatigue et jamais de défaillance. A cette robustesse physique, à cette santé du corps, s’ajoutait une grâce infinie qui ne cessa de s’affirmer dans l’enfant et dans la jeune fille, pour faire d’Emma Calvé, une des plus belles femmes de son époque.

Mais on a cru trop souvent que sa fortune artistique était due à sa seule beauté. C’est une immense erreur. Certes tant de grâce lui vaudra tout au long de sa vie, une foule d’adorateurs « j’ai vu tous les rois du monde à mes pieds », me confia-t-elle un jour. Sans doute, mais avant d’atteindre la renommée, avant d’imposer son talent et de faire valoir toute sa grâce séductrice, Emma Calvé a beaucoup travaillé et elle a du mérite d’avoir tant travaillé dans des conditions souvent déplorables.

Jusque vers quatorze ans, en effet, elle fut ballotée de France en Espagne au hasard des chantiers que dirigeait son père. Sa scolarité dut nécessairement en souffrir. Ne le regrettons pas plus que l’intéressée car Emma garda toujours le meilleur souvenir de cette vie errante et libre à travers le Rouergue, l’Aragon et la Castille.

Son extraordinaire faculté d’observation, une sensibilité exceptionnelle, propre à s’émouvoir au contact de tous les sons, de toutes les formes, de toutes les couleurs, une imagination qui dépasse la mesure, l’entendement, une imagination ébouriffante qui la maintient sans cesse en état d’exaltation et la fait vivre dans un monde irréel, où les êtres, les choses et les gestes, les sentiments, les paroles, les couleurs, sont multipliés à la N<sup>e</sup> puissance, son génie, car il n’est pas d’autre mot pour désigner cet ensemble de facultés exceptionnelles, son génie trouve au cours de ses précoces voyages et de



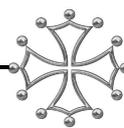
ces âpres et grandioses paysages espagnols, largement de quoi se satisfaire. ...Il s'y imprègne de soleil, de grandeur épique ; il s'y forge des ailes qui, magnifiquement un jour se développeront. Comme dans l'obscurité des sillons au long de l'hiver, lentement s'élaborent toutes les richesses de l'été, déjà la fougueuse Carmen, inconsciemment développe sa chrysalide. L'enfant ne va-t-elle pas, un jour jusqu'à suivre une troupe de bohémiens !. Vous devinez l'émoi de la famille lorsqu'on s'aperçoit de ce que l'on suppose être un enlèvement criminel. Le père Calvet alerte tout le village, il se met en armes et court à la poursuite des ravisseurs. Tard dans la soirée on arrive au campement. Stupéfaction !. Au milieu d'une clairière, qu'éclaire un grand feu de bois, la tribu est assise en rond et au milieu, dansant la séguédilla, au rythme des castagnettes, Emma Calvé.

Au cours de ces années tumultueuses Emma acquiert au moins deux résultats qui compteront dans sa vie: en premier lieu le don des langues, à dix ans elle en parle déjà trois : la langue d'oc, le français, l'espagnol. Combien d'autres en apprendra-t-elle dans sa vie avec une égale facilité qui tient du prodige. Elle acquit aussi l'amour de la musique et le goût de la chanson. De la bouche de sa mère qui, pour bercer sa nostalgie du Rouergue chantait assez souvent, elle apprit alors tous les vieux airs du pays : Jano d'Aimé - Bailéro - Jol pont de Mirabél etc... qu'elle n'a jamais oublié, qu'elle a eu la fierté de faire applaudir cent fois, dans les plus grands théâtres du monde (et si nous voulions bien y réfléchir, ceci pour nous, rouergats, pourrait être une grande leçon).

De la bouche d'une jeune andalouse sa nourrice, elle assimila une foule d'airs populaires espagnols, elle apprit même la danse, la séguédilla et le fandango, qui joints à notre vieille bourrée, lui formèrent bientôt un répertoire, assez étendu et varié, quoique d'essence exclusivement folklorique.

Mais sa voix au timbre de cristal, sa voix puissante et chaude se perfectionnait déjà grandement, à ces exercices familiaux. Elle n'allait pas tarder à lui susciter des admirateurs.

Après un assez long périple en Espagne coupé de séjours en Rouergue, soit à Decazeville, soit à Ste-Eulalie-de-Cernon où elle avait une tante, on la mit en pension dans un couvent à St- Affrique, d'abord, puis à Millau. La



discipline de l'internat ne semble pas avoir coupé les ailes à ce rossignol migrateur. Une imagination éblouissante lui permettait de créer autour d'elle un monde à sa fantaisie, et de l'embellir de toutes les séductions imaginables. Elle désarmait l'autorité par sa franchise enjouée, sa pétulance naïve et l'enthousiasme, l'exquise sensibilité qu'elle apportait dans les tâches les plus ingrates, comme dans les jeux les plus excentriques. Sa distraction préférée était de rassembler un auditoire de compagnes et de leur jouer la comédie ou le drame déjà ! qu'elle composait elle-même évidemment ! où elle mettait tant de tragique et de pathétique que tout l'auditoire pleurait et en restait bouleversé. Que faire d'une pareille fille au couvent ? Sa place est au conser-

*“ Pendant la messe, j' ai chanté à la tribune, accompagnée par mon vieux maître de musique, très heureux de réentendre ma voix. ”* (1)

vatoire, commençait-on à chuchoter. Mais ni sa mère, ni sa tante, ni les bonnes sœurs qui étaient auprès d'elle, n'envisageaient son départ sans un fris-

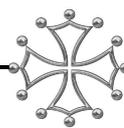
son d'épouvante. Devenir une actrice, une de ces filles perdues, que l'Eglise refusait autrefois d'enterrer chrétiennement ! Que la jeune Emma si pure, si pieuse et si mystique à la fois, puisse devenir une de ces créatures ? Jamais... En attendant, chaque fois que l'occasion se présentait, on organisait au couvent quelques représentations dont Emma était la grande vedette. C'est ainsi qu'elle se produisit un jour devant Monseigneur Bourret, évêque de Rodez qui fut plus tard cardinal et qui avait en art, heureusement, d'autres connaissances et des idées moins étroites que les bonnes sœurs de Millau. Monseigneur Bourret fut si vivement frappé par le talent de la jeune artiste qu'il se la fit présenter, la félicita, l'encouragea et lui prédit un bel avenir. Quels arguments désormais opposer à son départ ? Emma Calvé dont l'audace et l'énergie égalaient la sensibilité, n'eut plus beaucoup de peine à convaincre sa mère qu'il lui fallait à tout prix suivre sa voie. Le père était en Amérique du Sud, la mère prit donc sur elle vaillamment, de quitter le Rouergue, pour suivre sa fille à Paris. Un peu anxieuse mais résignée, elle prit donc un matin, avec ses enfants la diligence. Emma Calvé avait seize ans. Elle rayonnait de grâce et d'espoir. Mais, il y a loin de la coupe aux lèvres. Dès son arrivée



à Paris, la famille connut la gêne presque la misère. Les envois d'argent du père étaient rares et parcimonieux. Malgré son travail acharné, de couture et de broderie, la vaillante mère, arrivait péniblement à loger la famille, à vêtir, à payer les leçons et les livres et à nourrir convenablement ses enfants.

Fort heureusement, le boucher du coin adorait la musique, et était en extase chaque fois qu'il lui était donné d'écouter les roulades de la jeune élève à l'entraînement de son gosier incomparable « vous me paierez plus tard » disait-il à la mère, « lorsque Mademoiselle sera célèbre, je fais crédit à sa voix ». Et ce brave homme donnait généreusement côtelettes et gigots. Emma Calvé ne l'a jamais oublié. Combien de fois par la suite eut-elle l'occasion de lui réserver gratis, pour lui et sa famille, des meilleures places à l'Opéra Comique ! Le brave boucher applaudissait à tout rompre et disait fièrement à ses voisins « hein, quelle belle voix, eh bien, c'est grâce aux gigots que je lui ai fournis pendant deux ans ». C'était peut-être vrai. Pendant deux ans, elle travailla à Paris, sous la direction de Puget et de Madame Marchesi. Ce fut Puget qui l'amena modifier son nom trop plébéien de Calvet contre celui de Calvé qu'il jugeait plus musical et plus artiste. Elle débuta modestement dans un théâtre de quartier à Paris et pour la première fois gagna 50 F. Au sujet de ces 50 francs je ne puis résister au plaisir de vous raconter une anecdote, il y a exactement trente ans ; c'était en 1921, nous avons fondé à Rodez avec quelques amis une société de félibres « Lo Grelh Rouergat ».

A la première réunion, nous ne manquions pas d'enthousiasme, mais notre jeunesse ignorait totalement comment se constitue une société, ce qu'est un bureau, une délibération etc... Nous fûmes heureusement secondés, par la présence de quelques hommes mûrs que notre flamme et notre action folklorique, intéressaient. De ce nombre était Monsieur Brunet, Président de La Société des Lettres de l'Aveyron, un homme exquis, qui venait de terminer une longue carrière de professeur de mathématiques au lycée de Rodez ; il y avait Monsieur Clermont mon ancien professeur de français à l'école normale, Tripette nous l'appelions, et qui m'intimidait drôlement ; il y avait Monsieur Marre, père de l'actuel avocat directeur des services agricoles que



je connaissais un peu. Ces hommes savaient comment se fonde une société, ils connaissaient plus ou moins la merveilleuse pléiade de célébrités que le Rouergue comptait il y a trente ans. Si bien qu'on décida, à la vérité, ce fut eux qui décidèrent, de former un bureau avec comme Président d'honneur, le poète François Fabié, et l'éminent sculpteur Denys Puech. Et comme dans le royaume des cigales, il faut nécessairement une reine, on décide de nommer Emma Calvé, reine du Grelh Rouergat. A titre de secrétaire, la tâche m'était dévolue, d'écrire à toutes ces sommités de façon à obtenir leur adhésion. C'est ainsi que j'entrai en relation avec Fabié, Denys Puech et Emma Calvé. Et comme elle ne faisait rien à demi, comme elle s'enthousiasmait pour tout ce qui est... était Rouergat, tout ce qui était poésie, tout ce qui était beau, c'est avec enthousiasme qu'elle accepta d'être notre reine, et quelle reine ! Aussi jeune à soixante ans, aussi exubérante, aussi naïve, aussi gamine que nous, riant de nos gaucheries, de nos maladresses avec une indulgence infinie, et déclamant nos pauvres vers patois, de grillons, comme elle aurait déclamé du Shakespeare. Il y avait tant de simplicité maternelle dans son accueil, que nos relations furent bientôt des plus cordiales. Je n'hésiterai même point à dévoiler comment sa générosité se manifesta à mon endroit. Dès qu'elle connut ma situation précaire de jeune instituteur à un seul traitement, elle entreprit de me faire riche. Elle disposa la fortune à portée de ma main. Sur son invitation, j'allais passer quelques jours auprès d'elle, pendant lesquels elle me raconta sa vie, et quelle admirable vie de femme, et d'artiste ! Muni de tous les documents qu'elle me procura et des notes que j'avais prises, je devais écrire une série d'articles pour une grande revue de New-York. Chaque article, à ce qu'elle disait; (mais j'ai soupçonné depuis que ce n'était peut-être qu'un subterfuge pour me faire accepter quelque argent) chaque article était payé mille francs, qu'elle divisait en 300 F pour moi, 300 F pour le traducteur (il fallait traduire en anglais), 300 F pour elle et 100 F pour les frais, 300 F de cette époque feraient bien quinze ou vingt mille francs aujourd'hui. J'ai écrit quatre ou cinq de ces articles et je me suis trouvé à

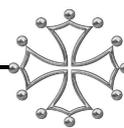


court. J'ai «cané» lamentablement, hélas !, je n'avais aucune culture littéraire et pas la moindre technique du métier d'écrivain. Elle l'a très bien compris et n'a pas insisté. Mais je suis bien sûr qu'elle a, comme moi, amèrement regretté de me voir au-dessous de ma tâche. Non pas seulement quelques articles, mais quel livre admirable, il y avait à écrire sur elle, qui, portée par sa gloire, il y a trente ans aurait fait le tour du monde. J'ai vu cette fortune, j'ai essayé de déployer mon bras, mais le rustre que j'étais ne pouvait pas l'atteindre... Que fa aqui mai ? comme disait Bessou. Nos relations d'ailleurs n'en ont été nullement affectées. Revenons à l'histoire des cinquante francs.

Un jour je fus invité avec quelques amis, à déjeuner chez Denys Puech à Rodez... Je savais qu'elle devait y être, et j'emmenai cavalièrement (mais avec les artistes on peut tout se permettre), j'emmenai mon fils Charles qui allait sur ses huit ans et manifestait déjà un vif amour du chant joint à de prometteuses dispositions. Je tenais à lui montrer Emma Calvé, persuadé que ce souvenir plus tard l'enchanterait. Emma Calvé l'accueillit avec des baisers comme une Mamette qu'elle voulait être. Je vous fais grâce de la charmante conversation qu'ils eurent au long du repas. Au dessert Emma Calvé deman-

*“ Je suis allée à la rencontre du berger dont j'entends souvent la voix sur la montagne voisine. Je le prie de me chanter une chanson. Il me répond fièrement : « Canti per me souf. » (Je chante pour moi seul.) Souriante, je réponds : « Moi, pour tout le monde, » et bravement, j'entonne un air cévenol. Étonné, il m'écoute et me regarde avec des yeux bleus comme le ciel de chez nous. — Vous êtes bien honnête, madame, et pas fière. Alors, moi aussi, je vais vous dire les miennes chansons.. ”* (1)

da à Charles de chanter et, mon Dieu, il y alla comme peut le faire un enfant de cet âge, de tout son cœur. Si bien qu'après l'avoir félicité, comme elle savait le faire, en l'embrassant encore, elle ajouta: «la première fois que j'ai chanté, moi j'ai gagné cinquante francs, je les ai encore là, tiens je te les donne puisque tu as bien chanté». Ainsi sa générosité cherchait toutes les occasions pour se manifester, au point que même ces précieux cinquante francs, elle ne sut jamais les garder pour elle. Je m'excuse d'avoir si longuement ouvert la vanne à des souvenirs personnels, mais



n'est-ce-pas au privilège d'avoir connu Emma Calvé, que je dois le plaisir de vous parler d'elle ce soir. Allons la retrouver où nous l'avons laissée, dans ce théâtre de quartier où elle débuta à 18 ans. C'était alors une splendide jeune fille, grande, svelte, bien faite, très brune, qui respirait la santé, l'entrain, l'amour, la joie, et artiste par tous les pores. Sous l'impulsion d'un cœur ardent tout vibrait en elle, à un degré jamais égalé. Il faut avoir vu avec quelle facilité, quelle puissance et quelle vérité, le masque de sa physionomie pouvait traduire successivement tous les sentiments les plus délicats, et les plus intimes, aussi bien que les plus violents et les plus tragiques. Elle pouvait être avec une égale perfection, une vierge de Raphaël, ou la Marseillaise de Rude. Et que dire de sa voix d'une pureté, d'une harmonie qui allaient enchanter l'univers, allant du registre le plus grave, aux notes les plus aigües avec une souplesse, une douceur ou une puissance telle, qu'aucune autre ne l'a jamais égalée. Ajoutez à tous ces dons sans cesse perfectionnés une intelligence rare qui lui permettait de tout comprendre, de tout apprendre, et de tout retenir.

Après quelques soirées à Paris, elle se produisit dans quelques grandes villes de province. On commençait à parler d'elle, si bien qu'un beau jour le directeur du grand théâtre de «La Monnaie» à Bruxelles fit appel à elle pour remplacer au pied levé la cantatrice qui chantait le rôle de Marguerite dans Faust. Ceci prouve combien son jeune talent était apprécié. Mais un rôle de cette envergure était dangereux pour une débutante. Emma Calvé le sentait bien et elle avait le trac. Elle fonça néanmoins avec courage, avec enthousiasme et lorsque sa voix pure et chaude s'éleva, l'auditoire ravi lui fit une ovation indescriptible. C'était son premier triomphe. Il lui rapporta 750 F.

A compter de ce jour mémorable, on était en 1881, la grande voie lui est ouverte, et pendant trente ans, elle court, elle vole, et la fortune la gloire, les honneurs, tout lui sourit, excepté peut-être le bonheur. Les impresarios se la disputent à coups de millions; elle parcourt le monde dans tous les sens, partout adulée, partout fêtée et revient de temps en temps au pays natal, comme l'hirondelle, aussi simple, que le jour où elle l'avait quitté. Aussi tendre également pour une mère qu'elle adore et pour qui elle fait bâtir en 1900 (son père venait de mourir) une villa à Decazeville.



Je ne saurais vous énumérer, ce qui serait d'ailleurs fastidieux tous les théâtres, où elle a chanté et tous les rôles qu'elle a tenus. Pour vous en donner une idée retournons avec elle à Bruxelles où elle chante dans Faust puis

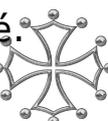
*“ Après ces longues vacances, je me prépare à repartir pour l'Amérique. Mon père vieillit à vue d'œil et je le sens très déprimé. Je le quitte avec un grand serrement de cœur. Il m'a dit adieu en pleurant. Pour la première fois, mon départ est sans joie ”* (1)

dans Hérodiade et Robert le Diable. Appelée au «Théâtre Italien» de Paris, elle y créait «Aben Hamet» et chante les «Pêcheurs de Perles». Elle passe à l'opéra comique pour y créer «Chevalier Jean» et chanter dans Zampa ; «l'Eclair», «Les Noces de Figaro», «Lalla Rouch», «La flûte Enchantée». Mais c'est surtout en Italie, à Milan où la Duse alors au

faîte de sa gloire tint à devenir son amie. A Rome Mustapha Pacha le dernier des castrats de la Chapelle Sixtine, lui livra les secrets des tons aigus. Et c'est peut-être grâce à ce fameux secret qu'il lui était possible d'imiter la flûte avec une précision telle qu'il était impossible à l'oreille la plus exercée de discerner, lorsqu'ils étaient côte à côte lequel était en action de la flûte ou de son gosier.

A ce jeu qui était d'un effet extraordinaire, je l'ai vue se livrer encore à Rodez vers 1922 ou 23 c'est-à-dire à 65 ans. Après quelques années vécues en Italie, elle part en Amérique où l'attendait un triomphe sans précédent. Elle retourne en Europe, à Londres, puis à Paris, à l'Opéra Comique, où elle fait triompher Carmen en 1892. Elle atteint alors le sommet de la gloire. Il faut savoir que l'Opéra Comique, «Carmen» de Meillac et Halévy, musique de Bizet, avait été créé à l'Opéra Comique en 1875 et qu'il avait lamentablement échoué. Pourquoi ? Parce qu'aucune actrice, jusque là, n'avait été à la hauteur du principal rôle, le rôle de Carmen, la gitane, ce qui entraînait l'écroulement complet de cette œuvre magnifique. Les vrais connaisseurs en étaient désolés. Après 18 ans d'échecs, on fit donc appel à Emma Calvé, l'on devine avec quelle anxiété.

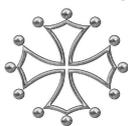
Et ce fut un triomphe tel que les annales théâtrales en enregistrent rarement de semblables. La grande Sarah Bernhart qui avait assisté à la première représentation avait été émue jusqu'aux larmes. Toute la presse était remplie d'éloges à l'adresse de la pièce, des acteurs et surtout d'Emma Calvé.



De Rodez, de Villefranche, de Decazeville on se rendit à Paris pour applaudir. Notre brave abbé Bessou qui pour la circonstance avait emprunté un smoking à Denys Puech faillit faire scandale et s'attirer des histoires, tellement bruyante était son exaltation. On venait de l'étranger. La reine Victoria l'appelait à Londres. On l'appelait en Italie, en Russie, on l'appelait en Amérique. Emma Calvé venait de trouver le grand rôle de sa carrière.

Elle créa «Cavalleria Rusticana», «la Navarraise», «Sapho», de Massenet mais c'est à «Carmen» qu'elle dû ses plus grandes joies artistiques.

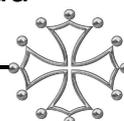
Ce prestige, qui ne l'enivra jamais, lui valut quotidiennement un flot d'éloges et de madrigaux venus de tous les horizons. Pas un poète qui ne lui adressât des vers, pas un artiste qui ne lui dédiât ses œuvres, pas un puissant sur terre qui ne s'offrit pour la servir. En Angleterre, elle était reçue par la Reine, en Amérique par le Président, en Russie par le Tsar, au Japon par le Mikado. Pour l'admirer et l'applaudir la Chine, l'Australie, les Iles du Pacifique rivalisaient avec l'Europe et l'Amérique de sourires et de cadeaux. Certaines de ses représentations rapportaient une fortune. Elle acheta l'antique manoir de Cabrières, commune d'Aguessac à côté de Millau, le fit magnifiquement restaurer (l'extérieur seul, à l'époque coûta plus de 3 millions) et là-dedans elle entassa avec un goût exquis les mille cadeaux, plus somptueux les uns que les autres, qui n'arrêtaient pas d'affluer. Cette époque bénie prit fin en 1914. D'un bout à l'autre de la planète les hommes n'eurent plus qu'une préoccupation et qu'un but: s'entre-tuer. Emma Calvé se retira de la scène, écœurée de voir triompher la haine, navrée à la pensée que tant de mères allaient pleurer, que tant de monuments allaient disparaître, de ces chefs d'œuvres splendides qu'elle avait admirés au cours de ses randonnées triomphales. Comme au cours de l'orage se terre le rossignol, Emma Calvé s'était tue. Elle dû chanter encore cependant. Il s'agissait de décider les Etats-Unis à renoncer à l'isolationnisme et à se joindre aux alliés. On multipliait les conférences, il fallait y entraîner les foules, c'était le rôle d'Emma Calvé. Le produit était pour la Croix Rouge. Qui saura jamais le nombre de millions qu'elle a ainsi collectés.



Elle aimait depuis à rappeler que certain soir, dans une des plus grandes salles d'Amérique, et devant un public choisi, un drapeau français à la main, elle entonna la Marseillaise. Mais prise elle-même à l'émotion qu'elle soulevait, elle se vit incapable d'attaquer le deuxième couplet : «AMOUR SACRE DE LA PATRIE» ; alors se drapant dans les plis du drapeau, elle se mit à genoux et récita ce deuxième couplet comme une ardente prière. Toute la salle pleurait, et les billets de cent, de mille dollars montaient du parterre, et pleuvaient des loges, des balcons, des galeries comme les feuilles à l'automne. La tourmente apaisée Emma Calvé ne quitta plus le Rouergue que pour aller, l'hiver humer le soleil à Nice, en Italie et jusqu'en Egypte si Florence ou Palerne n'irradiaient pas la chaleur qu'elle jugeait lui être nécessaire. Elle ne chantait plus pour le grand public, mais ne refusait jamais lorsqu'on faisait appel à elle pour une fête rouergate ou pour une œuvre de bienfaisance. Et Dieu sait pourtant avec quelle facilité elle eût encore enfoncé la plupart des vedettes du jour !.

Pour de telles représentations elle ne demandait personne d'autre que l'inoubliable Galy chargé d'assumer la partie comique. A eux deux, ils assuraient la soirée et le succès. Jusqu'au jour où vieillie, frappée par le malheur, ruinée (ce qui paraît inconcevable, mais nous en reparlerons) elle se vit forcée de vendre son ermitage de Cabrières, pour aller vivre dans une pauvre chambre d'hôtel, à Millau, ayant pour toute compagnie Fantoune, une vieille amie qui ne l'a jamais quittée. Contre la vieillesse et l'adversité, désormais seule au monde, et à peu près abandonnée, elle garda pourtant jusqu'au bout une dignité et une fierté intactes. « C'est tout un art de savoir vieillir » disait-elle avec sérénité. Et elle partait à réciter tel poème ou telle tirade d'une voix ardente et grave, et tout son beau visage ridé s'illuminait encore d'une grandeur tragique.

Elle était toujours demeurée profondément croyante et restait pieusement fidèle à la religion de ses aïeules. La teinte d'hindouisme dont elle paraît son orthodoxie achevait de donner à sa croyance, une douceur, une humilité et une sagesse capables de défier toutes les misères et tous les déboires du destin. Tout comme elle avait résisté à l'enivrement de la fortune et de la gloire, elle résistait à l'adversité. Comme elle avait méprisé la richesse, elle méprisait la pau-



vreté, ayant pour la soutenir, très haut, dans son idéal, qu'elle enrobait de toutes les couleurs d'une apothéose, l'espoir en Dieu : le culte de l'Art, le culte de la Bonté. Elle mourut en janvier 1942 en route, au retour de Montpellier, où elle avait subi une grave opération chirurgicale. Personne ne fut au courant de sa mort, pas même les millavois. Elle fut enterrée sans discours et sans fleurs ni couronnes, dans le cérémonial des indigents, comme il était dit dans son testament. Il n'y eut pas vingt personnes derrière son cercueil. Elle repose au cimetière de Millau.

Telle est Emma Calvé. Grande et superbe devant le monde et devant la gloire, plus grande encore et toujours superbe devant elle-même et devant le Destin. Vous pouvez comparer la courbe de sa vie avec celle des femmes et des hommes les plus célèbres de l'Humanité, Emma Calvé égale les grands. Partie de la glèbe elle n'a cessé de s'élever jusqu'à être portée en triomphe par cent peuples de l'Univers, et cela sans verser une goutte de sang, sans verser une larme sinon des larmes de tendresse, d'émotion, en chantant, en exaltant la magnificence et la beauté. Et lorsque le monde trop petit et trop faible a cessé de l'élever, c'est d'elle-même qu'elle a atteint les plus hauts sommets de la Destinée humaine par le sacrifice total et souriant de toutes les vanités du Monde, jusqu'à la plus totale humilité.

Dites-moi combien de grands de ce monde; et même des héros ou des saints ont poussé jusqu'à ce degré l'abnégation ?. Mais elle a vécu ! Et à cette vie qu'elle a voulu jusqu'au bout aussi simple qu'étincelante, une vie exemplaire s'il en fut, il est bon d'aller comme à une source éternellement jaillissante, demander des conseils et demander des forces. « Comment avez-vous fait Mamita, pour vous élever si haut ? » Je la vois divinement sourire à qui lui aurait posé cette question. Et sans doute, elle aurait répondu à peu près ceci : « si haut ? voyons mon enfant, cela ne signifie rien ; j'ai vécu comme ma grand-mère qui sur les immenses horizons du Causse filait la laine en gardant ses moutons et gravait sur une foule d'objets lui appartenant.

Qui chante

Son mal enchante

«Quau canto Soun mau encanto»



Ce qui signifie : Qui chante, enchante sa douleur, berce sa douleur. «Quau canto, soun mau encanto», cette devise qui était celle du grand poète provençal Aubanel, lui avait été donnée par Mistral de Maillane qui était de ses amis, bien entendu. Pour s'élever si haut elle avait bénéficié au départ d'une somme de dons évidemment exceptionnels. La nature lui avait donné une santé inaltérable, un physique de déesse, une voix de cristal, une imagination et une mémoire prodigieuses. C'est déjà un remarquable privilège. Mais, tandis que la plupart laissent en friche les précieux dons de la nature ou les cultivent à la diable (quand ce n'est pas à rebours) elle n'a jamais cessé de se perfectionner et de s'affiner dans tous les domaines auprès de nos « maîtres », les plus éminents. Les plus grands musiciens Massenet, Debussy, Gounod, et combien d'autres, les acteurs les plus fameux : la Duse, Sarah Bernhardt, etc... les plus grands poètes Mistral, Victor Hugo, d'Annunzio, Richepin, Haraucourt et cent autres, et les princes de la pensée comme les rois et les reines du Monde entier, tels ont été ses amis, ses familiers, ses confidents et ses maîtres.

A vivre perpétuellement au sein d'une telle société, avec l'obligation pour elle de mériter l'admiration que chacun lui témoignait, ce qui nécessitait l'obligation de les dépasser tous, ses qualités natives étaient appelées nécessairement à se développer au maximum. De toute façon elle était appelée à briller, mais tout en brillant, elle aurait pu être jalouse, orgueilleuse, acariâtre, avare, égoïste ou dévergondée, que sais-je ? De tels défauts ne sont pas rares chez l'homme et même chez une femme, et même chez une artiste.

Or, chez Emma Calvé, qui a sans doute eu des faiblesses et connu des heures troubles (je ne veux pas en faire une immaculée ce serait vous abuser et d'ailleurs vous ne me croiriez pas) mais enfin, sa vie est là, sous nos yeux, actuelle et telle un film qui se déroule. Et si à la loupe nous pouvons y relever quelques fautes, il est certain que cette faute est vite réparée et qu'elle ne fait ni tache, ni éclaboussure.

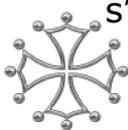
Au point que cette vie d'apparat extraordinaire est peut-être encore plus étonnante par le degré de perfection auquel atteignent toutes les qualités du cœur.



Toutes, sans exception, cette femme incomparable les a cultivées avec le même souci de perfection qu'elle mettait à polir ses gestes et ses vocalises. Et qu'est-ce qui a pu la pousser à ce souci de perfection et de grandeur morale ? Je vois au moins deux causes. (Il y en a probablement d'autres) et d'abord le culte de la Beauté sous toutes ses formes. Emma Calvé avait le laid en horreur, or, comme tout défaut est laid, il est certain que tout défaut lui était en horreur. Mais il y a autre chose. Emma Calvé a beaucoup souffert moralement, elle a beaucoup pleuré et l'usage qu'elle a fait de sa souffrance pourrait bien être la clé de cette perfection du cœur et de cette grandeur morale. Songez un peu à cette nature saine, robuste, pétulante, enjouée, mais aussi ardente, imaginative et sensible à un degré effarant (il faut bien le dire), songez à ce que cela pouvait donner en température lorsque ce cœur flambait. «Pauro Emmatoto» comme lui disait Bessou. Et comme un cœur qui flambe trouve rarement à se satisfaire, soit parce que le partenaire désiré flambe trop ou pas assez, ou pas du tout ou flambe pour un autre, ce qui est la pire des catastrophes, il s'ensuit que l'Amour (attention à lui, mesdemoiselles) il s'ensuit donc que l'Amour est souvent chose cruelle. Il fait s'envoler les illusions comme des pétales de fleur, il étreint le cœur, il le lacère, il le brise, il le pulvérise, il le piétine.

Que de souffrances, alors, que de larmes ! que de désespoirs. Le cœur y sombre et parfois la raison. Mais lorsqu'il est vaillant comme celui de notre héroïne, le cœur renaît de ses cendres. Le voilà à nouveau qui s'épanouit, qui se couvre à nouveau de roses et, tout frémissant d'espoir, sourit au bonheur. Hélas ce bonheur volage le voilà encore qui s'envole et qui disparaît. Il a suffi d'un caprice, d'un rien et le cycle d'épreuves recommence. Deux fois, trois fois, hélas ! l'âme repart à la conquête du bonheur, ou de la sagesse, à moins qu'il ne sombre définitivement aux abîmes de la déchéance.

Lors de ses tous premiers débuts à Paris, Emma Calvé connut un instant le bonheur avec un jeune écrivain qui depuis est devenu un des grands noms de notre littérature (je n'en sais pas plus long sur son identité). Bien vite les deux amoureux formèrent des projets de mariage auxquels la famille du jeune homme s'opposa irrémédiablement. Ce fut une déception terrible pour la jeune artiste, chez



qui, ne l'oublions pas tous les sentiments étaient multipliés à la n<sup>ème</sup> puissance.

Même vieillie elle évoquait encore ce premier désespoir, avec beaucoup de philosophie d'ailleurs et beaucoup d'indulgence, mais je suis porté à croire qu'elle tenait cette inguérissable blessure pour responsable de tous les malheurs de sa vie.

En Amérique elle épousa le ténor italien Gasparri de qui elle eut une fille. Elle fut encore plus déçue et plus meurtrie par ce mariage que son premier amour. Son mari qu'elle n'aima vraiment jamais et qu'elle avait épousé «par raison», s'avéra d'ailleurs un mari déplorable: noceur, coureur! Ils firent mauvais ménage et finirent par se séparer. Emma Calvé se consolait avec sa fille qui était son véritable portrait et son idole et dont la précocité intellectuelle et artistique la ravissait. Hélas ! à seize ans une maladie foudroyante l'emporta. Ce fut pour cette femme, pour cette mère, le coup de grâce. Ses plus intimes eurent beau alors la consoler, l'exhorter, la gâter, essayer de la distraire, la perte de cette enfant chérie, qui était tout pour elle, l'avait précipitée dans le gouffre du désespoir. « J'étais comme folle » me confiait-elle au cours de nos entretiens, « je sentais ma raison défaillir, je sentais que plus rien au monde ne pourrait me redonner goût à la vie ou me la rendre supportable, et alors il ne m'apparut plus qu'une issue: le suicide, je rêvai de me suicider. Une de mes amies me conseilla cependant avant de prendre une aussi funeste détermination d'aller voir le swami, un savant hindou. Ainsi qu'une automate sans conviction, sans espoir, je suivis ce conseil ».

« Le Swami Vivekananda était un philosophe hindou, dont la réputation de sagesse était considérable. Je me présentai donc chez Vivekananda (à ce moment en Amérique, il passait pour faire des miracles). Vous savez que la culture des forces psychiques est très en honneur chez les hindous. Il me fit asseoir en face de lui ; j'étais dans un état de désespoir et d'anéantissement complet, il plongea dans mes yeux un regard indiciblement doux que je sentis pénétrer jusqu'au tréfonds de mon âme. « Parlez mon enfant » dit-il simplement. Et je narrai tout au long mes déboires, mes malheurs, ma détresse entrecoupant mon récit de larmes et de sanglots ».



« Ne pleurez pas » me disait-il, « continuez ». Je sentais dans le regard de cet homme une puissance qui dominait ma douleur. J'avais l'impression d'être toute petite devant lui, une enfant chétive, et qu'il me prenait par la main avec bonté, avec douceur, pour m'encourager à marcher encore malgré la fatigue qui m'écrasait ». « Lorsque j'eus fini mon récit, je levai les yeux vers lui. Il me regardait et je sentis que j'appartenais à cet homme. « Il faut me suivre » dit-il, « et chanter encore... voulez-vous ».

« Je suis prête à tout » répondis-je.

« Et c'est ainsi que je connus ce bon swami », fit Emma Calvé en montrant d'un geste, au-dessus du splendide lit à colonnes, cadeau d'Alphonse XIII, roi d'Espagne, un superbe portrait de son sauveur, le swami ViveKanenda. Arrêtons-nous un peu sur cet homme ! Il a joué, dans la vie d'Emma Calvé, un rôle déterminant, un rôle splendide. Il est impossible de comprendre Emma Calvé, d'expliquer sa philosophie, la grandeur morale exceptionnelle qui l'a portée jusqu'aux plus hauts sommets, si on ignore qui est ViveKanenda. Je dois à la vérité de vous confesser que, tant que je ne l'ai pas connu, j'ai cru tout bonnement, que ViveKanenda avait été son amant. Mais quand j'ai pu lire la vie prestigieuse, la vie extraordinaire, et l'exceptionnelle personnalité de ce jeune moine hindou, j'ai changé d'opinion à son sujet, et j'ai alors pu mesurer la noblesse de son apostolat, et tout ce que lui devait Emma Calvé.

En 1886, à la mort de Ramakrisna, son maître, ViveKanenda a 23 ans. Il est le « Supérieur » du monastère de Baranagore, observant avec une rigueur absolue, une rigueur mystique, ses vœux de pauvreté et de chasteté. Mais, dans ce cœur d'athlète, une âme qu'on a comparée à un fleuve, à un volcan, se sent écartelé entre le rêve et l'action, entre le désir de vaincre et de dominer la terre, et celui de renoncer à tout pour avoir Dieu.

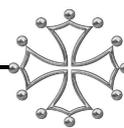
Cette dualité prend fin le jour où il entre en contact avec la foule de ceux qui souffrent. Ce contact avec la misère de son peuple fut le choc sur le silex d'où jaillit l'étincelle qui mit le feu à l'âme toute entière. Dans la mission de service humain qui lui était apparue, l'orgueil, l'ambition, l'amour, la foi, la science, l'action, toutes les forces, tous les désirs furent jetés et mêlèrent leur



flamme pour en faire une seule : pour en faire une religion qui nous donne la foi en nous, et le respect des autres ; le pouvoir de nourrir les affamés, de vaincre la misère, de relever les masses. Si vous voulez trouver Dieu, servez l'homme ! Qu'il soit appelé par Dieu à une mission sacrée, Vive Kanenda n'en doutait pas. Sa force, son génie lui en répondaient ; et aussi la fièvre de l'heure, la misère des temps et le muet appel qu'il sentait monter de son Inde opprimée. Mais, que faire ? et par où commencer ? pendant deux ans, en mendiant, il erre d'un bout à l'autre de l'Inde. Mais il n'était pas seulement l'humble petit frère qui couche dans les étables ou sur le grabat des miséreux ! Il était de plein pied avec tous. Aujourd'hui mendiant insulté que recueillent des parias; demain l'hôte des princes, conversant d'égal à égal avec les premiers ministres et les maharadjas. Frère des opprimés, penché sur leur misère, sondant le luxe des grands, éveillant dans leur cœur le souci du bien public, contrôlant d'aussi près la science des pandhits que les problèmes d'économie industrielle et rurale qui commandent la vie des peuples.

Il enseigne et il s'instruit. Pas à pas, il se fait la conscience même de l'Inde, son Unité et son Destin, si bien qu'un jour l'Inde s'incarne en lui (comme elle s'identifia plus tard avec Gandhi, qui fut son disciple et successeur). Son vaste esprit ne cessait de travailler à élargir ses connaissances, si bien qu'aucun mouvement d'idées, aucune science ne lui étaient fermés, et qu'il put discuter d'égal à égal avec les savants du monde entier.

D'autre part, la misère de son peuple le suffoquait. Il sanglotait en apprenant que dans telle région de son pays les hommes mouraient de faim. Mais comment venir en aide à ce peuple ? L'argent manque, et le temps presse. Alors il tourne les yeux vers l'Océan, vers les peuples riches d'au-delà des mers. C'est au Monde entier qu'il va faire appel. Au début de l'automne 1892, il entend parler d'un Parlement des Religions qui doit se tenir l'année suivante, quelque part en Amérique. Il décide de s'y rendre. Des nababs, des banquiers, lui offrent l'argent pour le voyage. Il refuse. Il demande à ses disciples de chercher des souscriptions dans le peuple, car c'est pour son peuple qu'il va partir.



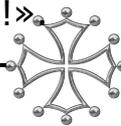
C'est une extraordinaire aventure que ce voyage ! Il a entendu parler de ce fameux Parlement des Religions. Il s'y rend sans s'informer plus amplement, ni du lieu, ni de la date exacte, ni des conditions d'admission. Il n'est muni d'aucune pièce qui l'accrédite. Il va devant lui, sûr de lui !. Le maharadja de Kétri lui a fait prendre un billet pour le bateau, et lui a fait cadeau d'une robe pourpre magnifique qui, autant que son éloquence fascinera les Américains. Evidemment, personne n'a songé aux costumes des pays étrangers, ni au climat, si bien qu'il gèle en arrivant au Canada, dans son fastueux costume de promenade qu'on porte à Calcutta ou à Madras.

Il est parti de Bombay le 31 mai 1893, et, par Yokoama, Vancouver, il se trouve à Chicago vers la mi-juillet, tout étourdi du voyage. Ce grand enfant erre, en badaud, dans la Foire Mondiale qui bat son plein. Tout lui est neuf, et le frappe de stupeur. Il n'eût jamais imaginé la puissance, la richesse, le génie inventif de ce peuple d'occident. Mais, malgré sa surprise, au milieu de ce mouvement, de ce bruit, il respire à l'aise, et son premier mouvement est d'adhésion enthousiaste.

Après mille difficultés qui paraissent insurmontables, et qui s'aplanissent toutes parce que ViveKanenda ne désespère jamais, et que le sort aide toujours ceux qui savent s'aider, il parait à ce Parlement des Religions, qui ouvre le 11 septembre, sous la Présidence du cardinal Gibbons. Il y a des délégués de toutes les sectes du monde entier. Lui seul ne représente rien. Il n'a, pour lui, que sa fascinante figure, sa noblesse altière... et son plumage qui attire tous les regards. Mais lorsqu'il prend la parole c'est un jet de flamme qui jaillit. Après la grisaille de monotones dissertations, il incendie toutes les âmes ! On se lève pour l'acclamer ! Il était le seul qui sorte du formalisme, et parle aux masses le langage qu'elles attendaient ! Chacun avait parlé de son Dieu, de sa secte. Lui, (il put prendre la parole, une douzaine de fois) chaque fois, en une vibrante improvisation reprenait, avec de nouveaux arguments, sa thèse d'une Religion Universelle, sans limites de temps, ni d'espace, fédéralisant tous les Crédo du Monde, et les harmonisant en une grandiose synthèse. Nul autre dogme que la Divinité inscrite en l'homme. « Il est réservé à l'Amérique, disait-il, de proclamer au monde



entier que la Divinité est dans toutes les religions. Le Parlement des Religions nous a prouvé que la sainteté, la pureté, la charité, ne sont la possession exclusive d'aucune église du monde, et que chacune produit des hommes et des femmes qui sont de sublimes exemplaires de l'Humanité ». L'effet de ces fortes paroles fut immense. Par-dessus la tête de tous les représentants officiels, en quelques jours, rayonna la célébrité de ViveKanenda. Et le voici parti à travers l'Amérique en des conférences qui lui suscitaient en foule des admirateurs et des disciples totalement dévoués, mais aussi des ennemis implacables qui n'hésitaient pas à employer contre lui les armes les plus déloyales. Inutile de dire leur effet sur un tel caractère ! Il continuait son chemin de plus belle ! Il parlait dans tous les milieux, à New-York, à Boston, à Détroit, devant des auditoires populaires, devant la société métaphysique de Hartford, devant la société Ethique de Brooklyn, devant les étudiants et les professeurs de philosophie de Harvard où on lui offre une chaire de philosophie ; à Columbia, on lui offre une chaire de sanscrit. Quand il quitte l'Amérique, il fait plusieurs séjours en Angleterre, ouvrant partout des cours, faisant partout des disciples, créant surtout des œuvres qui durent encore. Il visite la Suisse, l'Italie, et repart vers l'Inde après un périple de quatre ans. Il ne rapporte point les montagnes de denrées qu'il lui aurait fallu pour chasser la famine de son pays. Pour le relèvement de l'Inde, il ne rapporte qu'une richesse spirituelle, qu'il allait d'ailleurs utiliser au maximum. Il avait compris que son œuvre était à reprendre sur de nouvelles bases : qu'il lui fallait refaire l'Inde par l'Inde. Il était prêt à s'y employer, sans se douter de l'accueil délirant que lui réservait son peuple, et qui allait lui faciliter sa tâche. Dans toutes les villes, des Comités s'étaient formés pour le recevoir : on bâtissait des arcs de triomphe, on décorait les rues et les maisons, on chantait des hymnes, on jetait des fleurs sous ses pas, on l'aspergeait d'eau de rose ! et de partout lui venaient des offrandes. Et ViveKanenda disait à ces foules, avides de l'entendre et d'exécuter ses consignes. « Ayez la foi en vous ! et chevauchez cette foi ! Pourquoi, nous, un peuple de trois cent millions, avons-nous été gouvernés, depuis mille ans, par n'importe quelle poignée d'étrangers ? Parce qu'ils avaient foi en eux, et que nous ne l'avions pas en nous ! »



« Je lis dans les journaux qu'un pauvre diable d'Hindou a été assassiné, ou maltraité par un anglais... et tout le pays crie ! Je lis et je pleure. Mais ensuite je me demande : «qui est responsable ?» et je réponds : ce ne sont pas les anglais ! c'est nous ! Nous sommes les responsables de notre dégradation ! Nos ancêtres, les aristocrates, ont foulé aux pieds les masses de notre pays, si bien qu'elles en sont devenues impuissantes ; si bien que, sous les tourments, les pauvres gens ont oublié qu'ils étaient des êtres humains. Ils ont fini par croire qu'ils étaient nés esclaves !..».

« Vous, qui prétendez être des patriotes ; vous qui prétendez être des réformateurs, sentez-vous dans les frémissements de votre cœur que des millions d'hommes et de femmes sont devenus proches voisins des brutes ? que des millions meurent de faim aujourd'hui ? que des millions meurent de faim depuis des siècles ? Sentez-vous que l'ignorance s'est étendue sur ce pays comme une nuée sombre ? En êtes-vous bouleversés ? En avez-vous perdu le sommeil ? En êtes-vous devenus presque fous ? En avez-vous oublié votre nom, votre renom, votre femme, vos enfants, vos biens, et même votre corps, dans cette unique obsession de la misère et de la ruine ? Voilà le premier pas pour devenir patriote !...»

Oui ! que chaque homme, que chaque femme, que chaque enfant, sans distinction de naissance, de caste, de faiblesse ou de force, apprenne, et sache que derrière les faibles et les forts, derrière les puissants et les humbles, derrière tous et chacun est cette âme infinie, qui assure à tous des possibilités infinies, et les capacités infinies de la grandeur et de la bonté. Debout ! Eveillez-vous ! Et ne vous arrêtez plus que vous n'ayez atteint le but ! Nul n'est réellement faible ! L'âme est infinie, omnipotente, omnisciente ! Debout ! C'est une religion faiseuse d'hommes qu'il nous faut ! C'est une éducation faiseuse d'hommes qu'il nous faut ! Ce sont des doctrines faiseuses d'hommes qu'il nous faut !...».

« Et c'est pourquoi mon plan est de créer dans l'Inde des institutions qui dressent les jeunes hommes à prêcher les éternelles vérités, dans l'Inde et au dehors ! Des hommes ! Des hommes ! Tout le reste se trouvera ensuite ! Mais de jeunes hommes vigoureux, énergiques, pleins de foi, sincères jusqu'aux moëlles, voilà ce que je veux ! Donnez-m'en cent, et je révolutionne le monde !...».

Si cet homme revenait aujourd'hui, il trouverait l'Inde libérée, et c'est en



partie grâce à lui ! A ce moment, il fonde des écoles, des journaux, des monastères, des hôpitaux. Il s'occupe de charité, d'hygiène, d'éducation, tout en donnant l'exemple du travail le plus modeste : il bêche son jardin, pétrit lui-même son pain. Il est un hymne au travail.

Le 2 juin 1899, il repart pour un deuxième voyage en Occident, dans le but d'aller inspecter les œuvres qu'il avait fondées. Le 31 juillet il était à Londres. Le 1 août, il part pour New-York, et il reste en Amérique un an, jusqu'au 20 juillet 1900.

C'est au cours de ce bref séjour aux Etats-Unis que devait le connaître Emma Calvé...

Je m'excuse de vous avoir, si longuement, et, hélas ! si imparfaitement présenté cet homme, ce surhomme, qui possédait à lui seul, la douceur de Jésus-Christ, l'audace de Napoléon, l'éloquence de Jaurès. Mais voyez-vous, il faut avoir mesuré, ou tout au moins essayé de mesurer la dimension et la puissance de cet homme extraordinaire pour comprendre Emma Calvé.

Avec quelques disciples fervents, qui renonçaient à tout pour le suivre, comme les apôtres suivaient le Galiléen, Emma Calvé suivit donc Vivekananda. Et, tandis qu'il parlait aux foules Religion Universelle et Universelle Fraternité, Emma Calvé, de sa voix d'or, elle aussi charmait les auditoires. Après son départ d'Amérique, la caravane resta en France du 1 août 1900 au 24 octobre. Puis, par Vienne, les Balkans, Constantinople, la Grèce, l'Egypte, elle reprit la route des Indes où elle arriva en décembre 1900. Vivekananda avait lancé son message. Il mourut deux ans après, le 4 juillet 1902, à 39 ans, épuisé par le travail et miné par le diabète.

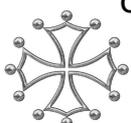
Emma Calvé, elle, poursuivait sa course à travers le monde, après avoir puisé, à l'école du swami, une force et une richesse d'âme infinie. Partout fêtée et acclamée, elle visite l'Indo-Chine, le Japon, l'Australie, les Iles Hawaï... Lorsqu'elle rentra en Europe elle était une autre femme. Le swami lui avait appris l'art de vivre ; il lui avait enseigné comment on domine la gloire, la fortune et aussi le malheur. Il lui avait enseigné la Sagesse. Il est certain que le rôle de ce philosophe hindou fut prédominant à cette heure cruciale de sa vie, et que la fouguese tragédienne garda une profonde em-



preinte d'un enseignement qu'elle ne cessa de cultiver d'ailleurs, avec amour. Quand je l'ai connue, le portrait du swami trônait, comme je vous l'ai dit, au-dessus de son lit et, à tout propos, elle se référait à ses préceptes, montrant ouvertement pour son initiateur une reconnaissance infinie. Faisons comme elle, louons le swami Vivekananda puisque c'est grâce à lui que notre «Emmatota» avait retrouvé sa joie, son ardeur juvénile, la fougue de ses vingt ans, Carmen qui en était à sa millième représentation. Louons-le surtout d'avoir du fond du gouffre où le malheur l'avait plongée, non seulement retirée sa protégée, mais de l'avoir, à sa suite, entraînée vers les sommets d'une perfection morale qui devait la grandir autant, ou plus que son art.

Mais la tempête allait bientôt passer sur le monde. Je vous ai dit, tout à l'heure, de quelle façon Emma Calvé, patriote ardente, avait servi son pays. Elle ne chanta plus guère après la tourmente, estimant qu'elle avait assez de gloire et qu'une artiste ne devait jamais gâcher la radieuse vision qu'elle avait donné de sa splendeur. Et sur ce point elle était sévère pour plus d'une, entr'autre pour son illustre amie Sarah Bernarth, à qui elle reprochait, malgré son beau talent, de s'exhiber encore en plein déclin physique. Après chaque voyage, elle avait tant voyagé qu'elle croyait ne pouvoir jamais stationner quelque part après des escapades qu'elle faisait chez ses amis, et elle en avait d'illustres dans tous les pays du monde, elle rentrait à Cabrières.

Ce manoir féodal qu'elle avait fait splendidement restaurer par Pons, architecte de Rodez, ancien élève d'Athènes, est situé sur un éperon calcaire dominant la vallée de la Mensonesque, joli ruisseau qui descend du Lézou et va se jeter dans le Tarn à Aguessac. La route de Millau à Rodez par Aguessac passe au pied de l'éperon. Emma Calvé fit construire une route en lacets (et quels lacets !) pour grimper jusqu'au sommet. Elle adorait ces pentes sauvages aux échos sonores qui si souvent retentirent aux puissants effets de sa voix d'or. Elle aimait les vastes horizons du Causse qu'elle embrassait de son beffroi, et le vent des plateaux qui ébouriffait sa sombre chevelure. Après des années d'une agitation perpétuelle elle savourait le recueillement silencieux d'un tel nid. Car c'est un véritable ermitage. Mais de cet ermitage, Emma Calvé avait fait un bi-

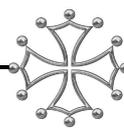


jou. Tout y était jeune, somptueux, étrange : des fleurs partout, entr'entre d'immenses bouquets de grenadiers épanouissant au soleil leurs corolles de flamme.

Je n'essaierai pas de vous décrire l'intérieur : il y faudrait un volume ! Salle d'armes, cuisines, salles, et chambres et salons formaient un véritable musée. Meubles, tentures, tapis, tableaux, statues, tout y était authentique, riche, somptueux, disposé avec un goût, un art dont vous devinez l'éclectisme. Les bibelots foisonnaient ; tous les arts du globe y étaient représentés.

Au milieu de ces richesses la tragédienne avait aménagé une salle de spectacle, un véritable théâtre en miniature où elle continua à travailler. Car cette femme aimait trop la vie, le mouvement, la jeunesse, l'amour, l'art, l'exubérance pour se confiner dans ce nid solitaire, fut-il le plus doux du monde.

A Cabrières donc elle convia son frère Adolphe, qu'elle adorait, et son neveu Elie, jeune homme splendide, élève du Conservatoire, adulé d'Emma Calvé qui n'était pas peu fière de voir un Calvé poursuivre la carrière dramatique. Elle convia ses amis, les artistes, les poètes et, jugeant bientôt que son château ne vivait pas encore au rythme qu'elle désirait, elle y appela des élèves. Un joyeux essaim de fraîches jeunes filles de 18, 20 ans qui venaient d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne, du Brésil. Elles étaient accueillies là pour apprendre l'art dramatique, l'art du geste et de la diction. Je faillis même lui en amener une du Rouergue ! Il y a dans la vallée du Lot, à un kilomètre environ au-dessus de l'école de la Vinzelle où j'étais instituteur, un autre château, moins beau que celui de Cabrières, où habitait en 1921 une ravissante châtelaine de 18 ans dotée de brillantes qualités artistiques et d'une voix de rossignol. Je lui parlais souvent des splendeurs de Cabrières, et elle rêva bientôt de devenir, elle aussi, l'élève d'Emma Calvé. J'en touchai un mot à notre Reine. (Il eut été peut-être plus sage, auparavant, d'en parler à la maman ! Vous allez voir). Je détaillai donc à Emma Calvé les talents de la jeune Vinzelloise et lui fis part du désir qu'elle avait d'entrer à son école. « Je serais très flattée d'accueillir cette jeune fille » répondit Emma Calvé, « mais avant de rien promettre, il faut que je la voie et que je l'entende, que je mesure ses chances et ses possibilités. Je serai à Rodez tel jour,



chez Biney; amenez-là, je l'examinerai et je vous dirai ce que je peux faire». Au jour dit, vous pensez bien, nous étions au rendez-vous. Auprès de la maman, que nous ne voulions pas alerter sans motif sérieux, nous avons trouvé, évidemment, je ne sais plus quel prétexte.

Emma Calvé nous reçut avec l'enthousiasme que nous lui connaissons, dans le petit salon qu'il y a chez Biney (aujourd'hui chez Lacombe) à droite en entrant, et qui lui était réservé à chacun de ses voyages à Rodez. Elle était favorablement impressionnée par la prestance et le physique de ma charmante compatriote. Mais lorsqu'elle chanta... ce fut bien autre chose ! Elle fut littéralement emballée.

Et il fut décidé sur le champ qu'elle était adoptée comme élève. La question des frais ne se posait pas, Emma Calvé était ravie de l'emmener pour rien si la famille faisait des difficultés. Je vous laisse à penser quelle était notre joie, et quelles perspectives cette décision, devant notre jeunesse, nous laissait entrevoir. Peu s'en fallut que ma jolie Vinzelloise ne prenne aussitôt la diligence de Cabrières ! J'aurais été, quant à moi, tout heureux de rentrer seul, et très honoré d'aller, par mille raisons, convaincre la maman de l'urgence qu'il y avait, pour sa fille, d'entrer dans une aussi brillante carrière. Il n'était pas possible, voyons, qu'une maman ne soit pas flattée, charmée, enthousiasmée par une chance pareille ! Eh bien ! détrompez-vous ! Au lieu des félicitations que ma candidate espérait, elle reçut un de ces abattages ! je ne vous en dis pas plus long. Quant à moi... val mai que mensonem quicom mai !. Cabrières était donc, à cette époque, un vrai nid de rossignol. Elles étaient généralement deux ou trois, mais parfois jusqu'à dix ou douze élèves, plus belles, plus folâtres et plus artistes l'une que l'autre. «Mamita» exerçait leur talent avec un dévouement inégalable et veillait à leur éducation avec une douceur infinie. Ses élèves l'adoraient.

Comme un bel et joyeux papillon, Elie Calvé se mêlait de temps à autre, à ce bouquet de fleurs où tout était poésie, jeunesse, printemps. La joie fusait partout. On s'amusait d'ailleurs très simplement et l'on riait même, d'un rien parfois.

Je me souviens qu'un jour, à l'issue du déjeuner qui avait été très gai, très cordial, mais très simple, un concert s'organisa. Il y eut des chœurs, des solos.



«Il y a quelqu'un» dit soudain Emma Calvé souriante, il y a quelqu'un que nous n'avons pas entendu. C'est Adolphe (son frère), «Adolphe, nous voulons t'entendre».

- «Mais tu sais bien que je ne chante pas»
- «Adolphe, tu vas chanter»
- «Chantera ! chantera pas !» scandait gaiement la tablée.
- «Mais vous savez bien que je ferai pleuvoir !»
- «Adolphe, voyons, Adolphe, pour me faire plaisir»,

Alors, bravement, Adolphe, bien assis et cramponné à la table, commença :

La Rosalie, de bon matin,  
S'en va au jardin,  
Pour y cueillir la violette  
La jolie fleur !  
Dans son chemin elle rencontre  
Son serviteur, son serviteur

C'était à peu près cela. Et si je me permets de l'imiter c'est que, Adolphe Calvé et moi, dans notre prime jeunesse, avons appris le chant à la même école, je veux dire celle des pâtres au fond des bois, qu'importe. Ce fut du délire! L'auditoire en pleurait et je n'ai jamais vu Emma Calvé rire d'aussi bon cœur. Il y eut aussi de grands jours. Mon ami, poète et peintre, Eugène Séguret avait dédié à notre Reine une délicieuse ballade, calquée sur la célèbre Ballade des Dames du Temps Jadis, de Villon. Je vais vous en lire les deux premières strophes et l'envoi, en sollicitant le pardon de la part des personnes qui saisissent mal notre langue d'oc. Je n'essaierai pas, non plus, de traduire, ce serait une profanation. D'ailleurs la musique des vers vous dira plus qu'une traduction.

Ont es la béla castelana ?  
Ramonda, Uguéta, Blancafor  
Ont tréva l'ama de Violana  
Que tan trelimaba d'amor ?  
Vas qu'un païs encantador



Damas d'antan vo'n sétz anadas ?  
Mas ont va la fina sentor  
De las epòcas trescoladas ?

Ont es la genta sobeirana  
Emmantelada de velor ?  
Ont es Alienòr d'Aquitana ?  
Ont es Bernard de Ventador  
La mandora d'un trobador  
Diguèt cansons desconsoladas  
En engrunant un darrièr plor  
Sus las epòcas trescoladas

Princessa, a vos laus, glòria, onor  
A Cabrières reviscoladas  
Veirem las gentas cors d'Amor  
De las epòcas trescoladas.

Ce sont de beaux vers que je dis très mal. Emma Calvé savait les dire :

«Ont es la genta sobeirana  
Emmantelada de velor ?...»

«Mais c'est moi, voyons ! je suis la Reine des Troubadours ! et les Cours d'Amour à Cabrières, c'est une idée magnifique ! Je vais m'en occuper. Et c'est ainsi que le 9 août 1926 se tint à Cabrières une Cour d'Amour digne des fastes du Moyen Age. Pour la circonstance, notre reine, qui tenait particulièrement à être

«emmantelada de velor»

«emmantelée de velours»

s'était toute parée à la mode du XIIe siècle, étincelante de bijoux, avec une somptueuse robe de velours violet dont la traîne mesu-



rait bien trois mètres, et qu'elle maniait avec une aisance de souveraine.

Il y avait autour d'elle, en ce beau jour d'été, tout ce que le Rouergue comptait, à ce moment-là, de lettrés et d'artistes. Leur groupe formait l'auditoire, le jury. Il y avait évidemment la Reine au milieu de l'essaim chatoyant de ses demoiselles d'honneur. Et puis nous les troubadours : Séguret, Vaylet, Durand-Picoral, Ladoux, Girbal, Bénazet, Artières, Julié, Lacout... (j'en oublie peut-être) ...et votre serviteur.

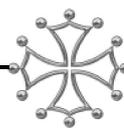
Chacun à son tour devait dire ses vers, et le spectacle, qui aurait risqué d'être monotone, était entrecoupé de chœurs, de musique, de danses et de chants. Ce fut charmant. Néanmoins il y en eut un, parmi nous qui crut bien sa dernière heure venue. Figurez-vous, en effet, qu'il prit tout à coup à Emma Calvé l'envie de danser... la bourrée.

Danser la bourrée avec une robe pareille ! On n'a pas idée ! Mais le plus ennuyé dans l'épreuve, ce n'était pas elle, c'était son partenaire. C'était moi qu'elle avait invité comme partenaire et comment oser lui refuser ? Tandis que la reine avait une façon surprenante de grâce pour enlever sa longue traîne et la faire voltiger, j'avais toutes les peines du monde, avec mes souliers ferrés de paysan, à marcher en équilibre sur le parquet ciré. Et tandis qu'elle, à soixante-huit ans, virevoltait avec une légèreté de feu follet, j'essayais en tremblant, vous imaginez avec quelle élégance, d'esquisser un semblant de bourrée, hanté par l'impression qu'à chaque pas, je frôlais la catastrophe. «Qu'unta suzada, petard d'escuts !».

Mais le tragi-comique de cette épreuve n'a point gâché le souvenir inoubliable de cette fastueuse journée. Emma Calvé avait bien fait les choses. Il y eut en abondance des gâteaux et des vins fins, et jusqu'à des taxis pour nous ramener à la gare, à l'heure du train.

Ainsi coulaient, à Cabrières, d'heureux jours lorsqu'un véritable cataclysme vint tout anéantir.

Elie Calvé, ayant fini ses études au Conservatoire de Paris était en train de passer son concours. On espérait bien son succès Ce succès était éclatant en effet : Elie Calvé arrivait premier des lauréats. C'était tellement beau que le jeune homme en l'apprenant, tomba foudroyé par une embolie.



Catastrophe irrémédiable. Je courus à Cabrières dès que j'appris l'effarante nouvelle : les rossignols s'étaient envolés. La désolation et le deuil planaient sur le manoir. Sur la table du salon un beau portrait, parmi des fleurs, se dressait. Et autour de ce portrait toute la famille pleurait.

La perte de ce neveu unique, de ce garçon charmant, qui lui ressemblait, comme un fils peut ressembler à sa mère, et qu'elle adorait, fut pour la grande artiste un rude choc. Néanmoins elle domina cette douleur parce qu'elle possédait alors le secret de dominer toutes les épreuves du destin. L'immense sagesse du swami, dont la douce image ne la quittait jamais, lui permettait même de consoler son entourage et de communiquer à tous un reflet de sa lumière. Mais jamais plus ni elle, ni les siens, ni Cabrières ne devait retrouver l'espoir et la joie qu'en une minute la mort avait fauché. D'autant plus, hélas ! que cette sombre atmosphère allait s'assombrir encore. Dans cet immense deuil, la vieillesse, à pas plus rapides, s'acheminait ; et bientôt, auprès d'elle, apparut une autre harpie : la gêne.

Avoir gagné tant d'argent, avoir été comblé par la fortune, et puis lorsqu'on est vieilli, meurtri, se trouver dépourvu presque du nécessaire, ce doit être affreux. La conscience doit vous maudire, le remords vous hanter. La misère de l'âme s'ajoute à la misère du corps. Et personne pour vous plaindre. On dit : « c'est bien fait ! » « Tel est sans doute le sort de celui qui a fait mauvais usage de sa fortune ».

Mais voyons le cas d'Emma Calvé. Elle a gagné des millions par dizaines, des millions-or qui feraient aujourd'hui un capital énorme. On a dit aussi d'elle : « c'est bien fait ». On l'a accusée d'avoir tout dilapidé avec légèreté, d'avoir été la Cigale imprévoyante, d'avoir « fait la noce » sans souci des lendemains.

Je m'élève avec véhémence contre de telles accusations. Elles sont ineptes ! La bêtise et l'ignorance peuvent seules colporter de pareilles stupidités sur le compte d'une artiste comme Emma Calvé. Certes il y a dans la masse des artistes, beaucoup de noceurs, comme il y en a dans la masse des sportifs, et l'on sait bien qu'un trop grand nombre de jeunes vont terminer dans les boîtes de nuit la partie gagnée sur le stade.

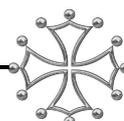
Mais on n'y voit jamais les champions. Les grands, les vrais, ceux-là ont

une plus haute conception du sport et de la victoire. Ils ont des managers qui veillent, des régimes à observer, des exercices d'entraînement à suivre. Il leur faut à ces champions, maintenir «la forme» qui seule leur permet de conquérir et de conserver leur titre. Allez voir un peu comment vivent les athlètes de la course, du saut, de la boxe, de la natation ou du cyclisme et vous comprendrez alors pourquoi Emma Calvé n'a jamais voulu, jamais songé à «faire la noce». C'est peut-être courant chez une poule de café-concert, mais notre Emma Calvé était d'une autre classe et c'est parce que le vulgaire ne fait pas cette distinction qu'on a pu mêler notre héroïne aux cabotines de 36e ordre. Faire la noce ! lorsqu'elle avait signé des contrats qui engageaient des millions, qui engageaient toute sa réputation, toute sa carrière et dont le succès reposait sur ce qu'il y a de plus fragile : la voix, la pureté de sa voix !

Imaginons-nous ce que représente d'hygiène, de sobriété, de discipline personnelle d'avoir pu maintenir, trente ans durant, le prestige d'être la meilleure cantatrice du monde, avec trois heures de scène ou de répétitions tous les jours.

Mais alors, me direz-vous. Comment expliquer qu'une telle fortune n'ait pas permis à Emma Calvé de vivre dans l'opulence jusqu'à son dernier jour et de laisser encore un bel héritage à ses proches ? Oh ! expliquer cela, n'est pas difficile : comme certains Etats, trop faibles, ne savent pas exécuter ceux qui les grugent, et ne savent rien refuser à ceux qui sollicitent, Emma Calvé a été volée toute sa vie, comme sur un grand chemin, par une armée de gangsters et de loustics, qui voyaient en elle une proie facile et sans défense.

Vous rendez-vous compte, en effet, des difficultés qu'il y avait pour elle à encaisser d'abord, puis à mettre en lieu sûr, et gérer convenablement des sommes qui lui parvenaient, en monnaies étrangères, irrégulièrement, par le truchement d'hommes d'affaires, et qu'elle était nécessairement obligée de confier à d'autres hommes d'affaires pour le placement et la surveillance. Oh ! ce n'est pas qu'il ait jamais manqué autour d'elle d'hommes compétents en ce domaine ! Mais ils furent rares, ceux dont la probité rigoureuse interdisait le plaisir de se sucrer les premiers, plus ou moins copieusement... Elle le savait !



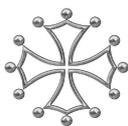
mais qu'y pouvait-elle ? seule, en Amérique, en Chine, au Japon, en Australie... Donc, c'était obligé, c'est certain, premièrement, elle a été volée. Deuxièmement : elle a donné, sans compter, à une foule de gens qui, pour mille bonnes œuvres, la sollicitaient. Elle donnait à tout le monde, et comme notre brave abbé Bessou qui, lui, fut toujours sans le sou, Emma Calvé a tout donné parce qu'elle ne savait repousser personne. Même lorsqu'elle fut pauvre elle donnait encore, car, à l'école de Swami elle apprit à la fois le mépris de l'argent et le culte de la bonté. Telles sont les causes de ce qu'on a appelé sa déconfiture financière, et il n'y en a pas d'autres !.

Mais sa faiblesse, qui s'explique facilement par le fait qu'elle est une femme, une artiste au cœur sensible, extra-sensible; par le fait de son isolement, par la nécessité d'être perpétuellement en voyage, par les préoccupations de son art, par son inaptitude à gérer tant de millions ; cette faiblesse ; dis-je, pas plus que sa générosité exagérée ne saurait la diminuer à nos yeux, bien au contraire !

Dans cette ruine déplorable à notre point de vue, ni son talent, ni sa personnalité ne sont en cause ! Bien plus, cet accident achève de l'ennoblir; car, elle ne capitule pas devant le Destin, et sa façon héroïque de faire front jusqu'au bout, mérite notre admiration. Lorsque lui apparaît le gouffre de son déficit, pour le combler elle vend son château de Cabrières, avec tous ses trésors. Elle consent à cet arrachement douloureux, elle monnaye tous ces souvenirs calmement, dignement, sagement. Malgré toute sa sympathie pour l'Amérique, elle dédaigne les offres, pourtant considérables, de richissimes américains, afin que ses trésors restent sur le sol de France. Elle préfère les céder à un acheteur de chez nous parce qu'elle sait qu'entre ses mains, les chères reliques de son passé, qu'elle a voulu grand, ne seront pas profanées.

Elle se fait pauvre pour rester digne.

«C'est tout un art de savoir vieillir ! disait-elle; de savoir vieillir avec sérénité». Et elle partait à réciter tel poème ou telle tirade, d'une voix ardente et grave, et tout son beau visage ridé s'illuminait ! Devant tant de grandeur d'âme, devant tant d'abnégation, Mesdames et Messieurs, il n'y a qu'à s'incliner...



Pour lui élever un mausolée et faire revivre la mémoire de cette femme prestigieuse qui fut, assurément, de tous les temps, la plus belle fleur de notre Rouergue, un Comité se constitua, il y a quelques années. On pria son illustre ami Denys Puech d'exécuter une œuvre digne d'elle. Hélas! les soucis de l'après-guerre, les dévaluations successives, et surtout la mort de notre grand sculpteur ont empêché la réalisation de ce projet. Ce projet a été repris et mené à bien avec un goût très sûr, en tenant compte des volontés suprêmes d'Emma Calvé. Sa grandeur est en effet due en partie à sa beauté, à son talent d'artiste incomparable, mais aussi au mépris total des fastes et des honneurs de ce monde. Dans son testament, elle demande le corbillard des pauvres pour ses obsèques. Les événements ont voulu que sa tombe demeure longtemps semblable à celle des indigents. Cela aurait comblé ses vœux d'humilité. Millau a su accorder cette humilité à une dignité sans ostentation, et je n'hésite pas à féliciter ceux qui ont œuvré à cette réalisation.

Souvenons-nous d'aller fleurir cette tombe! N'hésitons pas à aller méditer sur elle ! Le souvenir de celle qui dort à jamais sous cette pierre, est un exemple grandiose et un admirable enseignement. Ceci ne devrait pas empêcher, bien au contraire, de fixer les traits de notre illustre compatriote dans le marbre, ou dans l'airain, et de lui élever un monument sur le plus beau square de Millau. Ce serait une judicieuse façon de l'honorer sans rien lui enlever de ce qui fait sa gloire. Oh ! je sais bien qu'Emma Calvé trouverait puéril et vain tout projet de ce genre. Aussi bien ce n'est pas pour elle, pour sa gloire immortelle, qui peut très bien se passer de nos hommages, que le Rouergue se doit de fixer dans le marbre le plus pur ses traits inoubliables. Mais nos enfants, et ceux qui leur succéderont, ont le droit, ils ont le devoir et le besoin de connaître les sources vivifiantes qui fertilisent la grande et la petite patrie, et font plus belle l'Humanité. Emma Calvé restera, parmi ces sources, une des plus pures et des plus belles. Et c'est à nous d'y conduire la génération montante ; à nous de lui dévoiler tout ce qu'il y a de grandiose et d'exemplaire dans ce nom très simple et très doux : Emma Calvé.

(Décembre 1971)



“ Cabrières - Mon école de chant. Mai 1926 “



“ A l'exemple de ma chère Laborde, J'ai des élèves que je me fais un plaisir et un devoir d'héberger chez moi où, dans une intimité de tous les jours, je peux les suivre pas à pas, pour faire de belles artistes.

Je tâche de leur faire comprendre qu'il ne suffit pas qu'un chanteur soit simplement un musicien, un virtuose, mais qu'il faut avoir une culture générale, connaître plusieurs langues, l'histoire, la littérature : en un mot, avoir de l'instruction solide comme pour n'importe quelle carrière.

Dans l'ensemble, les chanteurs en manquent souvent...

Elles viennent de tous les pays et réjouissent mon vieux logis de leur jeunesse et leur gaité... ” (1)

(1) extrais de son autobiographie, «Sous tous les ciels j'ai chanté» en 1940.



© CM2-Sévigné - Narbonne



© CM2-Sévigné - Narbonne

Sur ma tombe, un petit bassin où les oiseaux viendront boire et chanter

E Calvé



# Lo planh del Boièr

Fa mai de 20 ans aviái ja escrich dins l'Esquilon un escapol de lectura de la simbolica del « Planh del Boier ». Mai de recèrcas m'an menada a comprene lo sens dels coblets qu'èra demorat fosc.

Lo planh del boièr es una cançon classada dins la tradicion paï-sana, mas se'n cal far una lectura simbolica que nos remanda al catarisme que se morissiá.

Per començar de qué venon far las vocalas AEIOU en guisa de repic ?

A la mitat del sègle tretze, los catars e l'Occitània se son esplatussats fàcia als poders de París e de Roma. Alara, se reviscolan los ligams de la glèisa catara occitana amb los catars de Lombardia sostenguts per Frederic II, rei de Sicília, emperaire german. Se pòt pensa que AEIOU son las inicialas de « Austria Est Imperare Orbi Universo ». Aquelas vocalas marcan lo ligam e la gratitud dels eretges per la sola poténcia que los a ajudats e aparats : l'empiri dels Asborg.

Ara, nos cal espepissar las paraulas dels coblets :

« Quand lo boièr ven de laurar planta son agulhada »

Per de qué, ont, e cossí planta son agulhada ? Ai pas jamai vista una agulhada plantada, l'agulhon debàs. S'es totjorn vist l'agulhada quilhada, apiejada mantenguda contra la paret o dins un canton. Alara, aquela agulhada es puslèu lo simbòl de la « Santa Lança » que Raimon VI de Tolosa (escomenjat per Innocent III) aviá menada de Jafà. Aquò permet de se plaçar sus las tèrras del comte de Tolosa, a l'epòca de Raimon VI.

« Tròba sa femna al pè del fuòc »

Per de qué « al pè del fuòc » allòc de « al prèp del fuòc » ? Per ço que nos parlan dels lenhièrs ont foguèron cremats los eretges.

« Trista, desconsolada »

A la fin del catarisme, i aviá pas pus de vestits per donar lo « consalamentum » als moribonds. La cançon ditz la mi-sèria dels darrièrs catars qu'avián pas l'ajuda de lor religion dins





los moments difícils. Ditz tanben que lo catarisme èra a la mòrt.

« Te farai un potatge, amb una raba, amb un caulet amb una lauseta magra »

Aquí una recèpta estranha que se vòl potinga.

Es un biais de se remembrar de las familhas nòblas qu'ajudavan los catars : las « Rabas » de Rabastens, los « Caulets » de Lavelanet, los « Magrins » de Puèg Laurenç.

« Quand serai morta enterratz-me Al pus fons de la cava »

La "cava" es la referéncia a las caunas e autres abrics qu'utilizavan los Catars percaçats e desprovesits de tota estructura pels darrièrs rituals e èsser sebelits... qu'avián pas drech al cementèri.

"Los pès virats a la paret Lo cap jos la canela"

Probable qu'aquel coblet es estat ajustat per transformar aquel planh en «cançon de beure » sul modèl dels "Chevaliers de la table ronde" que s'impausavan dins los païses francofòns al sègle XVIII. Se pòt interrogar s'aquel ajust es de l'ignorància o una ultima manipulacion (\*) per eradicar tot sovenir del catarisme.

« Qual es mòrt aquí ? Aquò's la paura Joana »

La Joana es l'autre nom per la glèisa catara. Del nom de Joan, l'evangelista e l'apòstol, que los escruches ne son reputats vertadièrs e esoterics.



Aquel nom se desmarca de la glèisa de Roma qu'es la de Pèire e de Pau.

« Se n'es anada al paradís Al cèl ambe sas cabras »

Las cabras qu'acompanhan la Joana al cèl se referís a la tradicion que vei l'involucion de las armas dins la matèria per lo Càncer del zodiac e pel Capricòrn lo retorn cap a l'esperit.

Lo cant del boièr, de sègle en sègle, canta a tot un pòble la siá especificitat, la siá istòria e tanben lo patiment de sos rèires . Remembrança per totes los Occitans qu'oblidan pas lor istòria, lors raices.

Quand se canta aquel planh, cal respectar la simbolica e l'emocion que n'es depositari... que ne sèm depositaris.

Monica del Rei Visigòt  
(Ajuda DG)

(\* ) çò parièr per las paraulas cambiadas : Bernada, Pater e Ave etc..

Bibliographie :

Jean Blum: Mystère et message Cathares

René-Victor Pilhes: Le christi

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Chevaliers\\_de\\_la\\_table\\_ronde\\_\(chanson\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Chevaliers_de_la_table_ronde_(chanson))



Quand lo boièr ven de laurar (bis)  
Planta son agulhada  
A, e, i, ò, u !  
Planta son agulhada.

Quand le laboureur revient de labourer (bis)  
Il plante son aiguillon  
A, e, i, o, u !  
Il plante son aiguillon.

Tròba sa femna al pè del fuòc (bis)  
Trista e desconsolada...  
A, e, i, ò, u !  
Trista e desconsolada...

Il trouve sa femme au pied du feu (bis)  
Triste et affligée...

Se sias malauta diga z-o (bis)  
Te farai un potatge  
A, e, i, ò, u !  
Te farai un potatge

Si tu es malade dis-le moi (bis)  
Je te ferai un potage.

Amb una raba, amb un caulet (bis)  
Una lauseta magra.  
A, e, i, ò, u !  
Una lauseta magra.

Avec une rave, avec un chou (bis)  
Une paupiette végétale

Quand serai mòrta enterratz-me (bis)  
Al pus fons de la cava  
A, e, i, ò, u !  
Al pus fons de la cava

Quand je serai morte enterrez-moi (bis)  
Au plus profond de la cave

Los pés virats a la paret (bis)  
Lo cap jos la canela  
A, e, i, ò, u !  
Lo cap jos la canela

Les pieds tournés vers le mur (bis)  
La tête sous le robinet

E los romius que passaràn (bis)  
Prendrà d'aiga senhada.  
A, e, i, ò, u !  
Prendrà d'aiga senhada.

Quand les pèlerins passeront (bis)  
Ils prendront de l'eau bénite.

E diràn « Qual es mòrt aici ? » (bis)  
Aquò es la paura Joana.  
A, e, i, ò, u !  
Aquò es la paura Joana.

Et diront « Qui est mort ici ? » (bis)  
C'est la pauvre Jeanne.

Se n'es anada al paradís (bis)  
Al cèl ambe sas cabras.  
A, e, i, ò, u !  
Al cèl ambe sas cabras.

Elle est allée au paradis (bis)  
Au ciel avec ses chèvres.

Ce chant passe pour être une sorte de ralliement codé, utilisé par les paysans apeurés au moment des guerres de religion. Il était chanté par les « mobiles » de l'Aude qui partaient à l'assaut durant la guerre 1870/1871



## Le vieux chalet

Là-haut sur la montagne, l'était un vieux chalet.  
Murs blancs, toit de bardeaux,  
Devant la porte un vieux bouleau.  
Là-haut sur la montagne, l'était un vieux chalet.

Là-haut sur la montagne, croula le vieux chalet.  
La neige et les rochers  
S'étaient unis pour l'arracher  
Là-haut sur la montagne, croula le vieux chalet.

Là-haut sur la montagne, quand Jean vint au chalet,  
Pleura de tout son cœur  
Sur les débris de son bonheur.  
Là-haut sur la montagne, quand Jean vint au chalet.

Là-haut sur la montagne, l'est un nouveau chalet,  
Car Jean d'un cœur vaillant  
L'a rebâti plus beau qu'avant.  
Là-haut sur la montagne, l'est un nouveau chalet.



Se deu aquel cant a l'Abat Joseph Bovet, en Suisse data de 1929 Mas los joves de la Resisténcia e de la Libération l'an pres coma simbòl de la França, aquel « vièlh país » (coma disiá Charles de Gaulle) que foguèt arroïnât per la guèrra e l'ocupacion, e qu'aquela generacion voliá tornar bastir amb estrambòrd. Se cantava a totas escasenças : rencontres amistosas, quermessas, « Copa de la jòia », patronatges e plan d'autres. Amb las personas d'aquela generacion (e òc n'i a encara) cantaz aquel cant ! faretz d'uroses.

Monica del Rei Visigòt



# Espelida d'una vocacion



Sèrgi Mauhorat

« La pèira que nada » es lo darrièr album escrich par Sèrgi Mauhorat e illustrat per Philippe Bichon. Un cap d'òbra que m'estrambordèt al primièr còp d'uèlh. Ai agut enveja de conèisser melhor l'autor d'aquesta istòria rica d'aventuras e fòrça poetica. Las ilustracions semblan tiradas d'un quasernèt de viatge d'un aventurièr experimentat e curios.

D'ont ven ?

Sèrgi Mauhorat es nascut en 1960 a Tarba per Bigòrra dins una familia bearnesa. Sa maire èra cordurièra a l'ostal, coma un fais de femnas de l'epòca, e son paire trabalhava dins una usina d'Alstom. Sèrgi, el, foguèt regent e trabalhèt tanben a Cap'òc tota la fin de sa carrièra pendent un vintinat d'annadas.

Per el, l'occitan es pas sa lenga mairala. M'explica que quand èra pichon, èra una epòca de glòria pel francés. Calia parlar francés per èsser adaptat a la societat moderna. Parlar « patoès » èra sonqu'un biais de demorar dins lo passat e de venir piòt. Mas a l'ostal, sa maire utilisava de mots occitans de la vida vidanta. Dins l'estanquet de sa grand, se parlava la lenga occitana. Sèrgi faguèt partit de los qu'an agut l'astre d'aver un banh lingüistic permanent. « L'ai popat sens la parlar » çò ditz Sèrgi. Faguèt totes sos estudises en francés, a Tarba cap al licèu, a Pau a l'universitat. L'escòla normala li preparèt a venir regent en francés tanben.

Ensenhava dins un vilatge pichòt cerca de Pau e un jorn un tipe tustèt a la pòrta. Èra Pèire de Salas. Li prepausèt de trabalhar en occitan. Dempuèi aqueste moment, Sèrgi demandèt a son amic novèl de li parlar sonqu'en occitan e de li corregir sas errors. Es tanben vengut cantaire e musicaire dins lo grop bearnés « Los Pagalhos » amb Pèire. Puèi es vengut regent bilingüe e participèt a la creacion de Cap'òc. Aital, se servir de l'occitan de contunh e trabalhar la lenga de contunh foguèron la basa de sos estudises de la lenga. E aquò contunha puèi qu'al fial de sa vida d'occitanista, Sèrgi emplega cada oportunitat per aprigondir sa conneissença de la lenga occitana. Canta, escriu, legís, parla e conta en bearnés.



## Son melhor remembre occitan

Coma de costuma, demandèri quin èra son melhor remembre occitan. E Sèrgi me contèt una istòria plan polida.

Quand èra pichon e que tornava al vilatge de sa maire a cada vacanças, lo pichon Sèrgi ausissiá parlar la lenga dins l'estanquet de sa grand e dins lo vilatge, « lo patoès », coma dison encara los vièlhs. Puèi sa maire partiguèt quand Sèrgi aviá 19 ans e aquò foguèt lo moment ont lo fial se copèt, la lenga s'atudèt. Mas Sèrgi tornèt encontrar l'occitan a l'escòla e fin finala venguèt regent bilingüe. Quand decidiguèt d'anar viure definitivament dins lo vilatge de son infancia, Sèrgi cromptèt l'ostal veisina de sa grand. E dempuèi aqueste moment de vida, tornèt al vilatge amb un occitan timidòt, mas un occitan que foguèt rebut, aculhit, pas amb un gran estrambòrd perque lo monde de la montanha son prudents amb l'emocion, mas lo fial se tornèt fialar : pas benlèu amb lo d'una lenga mairala mas solide amb lo de la lenga de la maire.

E dempuèi, Sèrgi i viu totjorn e parla la lenga occitana amb sos vesins amb sa familha de lenga e de cultura e convida totjorn los autres a dintrar.

## Engatjaments

Tre que poguèt , Sèrgi venguèt regent en occitan puèi regent formator en occitan.

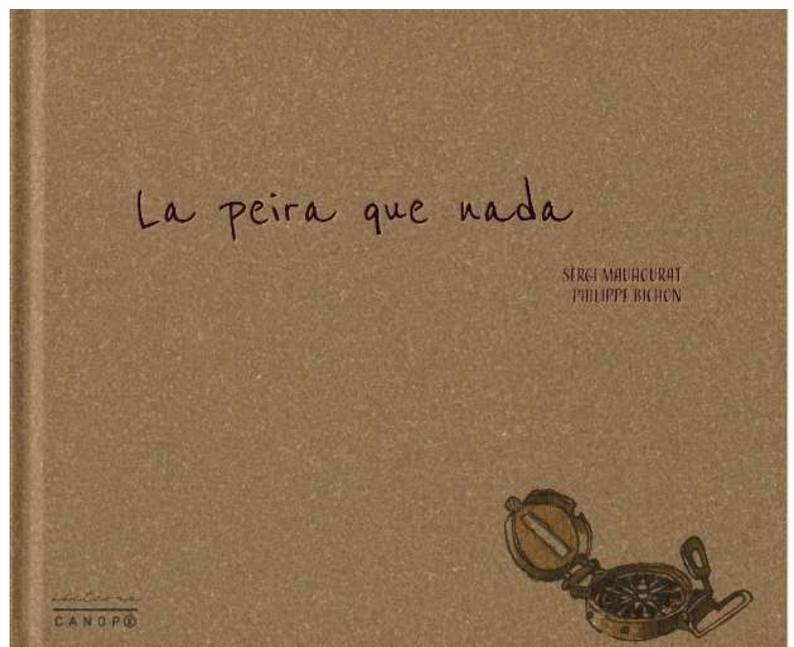
Participèt a la creacion e a l'animacion de Cap'òc

Es tanben contaire e cantaire / musicaire dins lo grop « Los Pagalhos »

## Bibliografias

Aquestes albums foguèron publicats per Cap'òc e escruches amb una tòca pedagogica, per donar als escolans de libres en occitan e d'istòrias per descobrir lor cultura occitana.

- La nuèit que minja lo jorn
- La mainatge de nèu
- Lo barbarós
- Lo manjalaguis
- La pèira que nada (2023)



## Las perspectivas per l'occitan

Per çò que de l'avenidor de la lenga, Sèrgi es optimista en disent que cadun dèu anar lo mai luènh dins çò que pòt far. E puèi un autre pren la seguida e las accions s'ajustan. Li sembla que la demanda sociala es fòrta per la lenga e la cultura occitana e pren l'exemple de « La Passem », una corruda de 1100 km a través de la Gasconha que se debana a la prima. Sèrgi conta que corriá son quilomètre dins lo campèstre dins la nuèch e que de monde es arribat de pertot, estrambordat per l'eveniment e sa tòca, la lenga nòstra. Se vei amb aquestes eveniments que i a de monde pertocat per l'occitan. E Sèrgi me parla forçadament de l'Estivada de Rodés. Ont que siá en Occitania, « Cal perseguir lo fial. » çò ditz Sèrgi. Alara li demandèt quin poiriá èsser la clau per contunhar e donar de vam. « L'umilitat de cadun a far quicòm perque, a cada còp que i a una granda avançada, i a totjorn qualqu'un qu'a besonh d'aver un mai grand merit que los autres e que fa tot petar ».

De mai, ajusta que l'occitan es una lenga d'acuelh e que se dèu veire pertot amb la sinhalisacion bilingua per exemple. En mai de donar la direccion, lo monde compren que la lenga existís, qu'es rica e qu'explica lo paisatge par exemple, e puèi qu'es una cultura tanben, un biais de viure. Una altra clau es de far de ligams a través tota los territòris occitans mas tanben amb los autres territòris, breton, basca, etc que simplement demandan de poder viure a lor mòde. Poder veire e fargar un monde que nos agrada, un monde de plaser, risolièr, a escambiar es, per el, la tòca màger. Cal contunhar nòstre camin dapasset. Quand Sèrgi commencèt coma regent bilingüe, i aviá doas clasas d'occitan en Bearn. Ara i a un milierat d'escolans bilingües en Bearn e dos mil de mai en ensenhament en opcion. Quin que siá lo biais causit, Sèrgi pensa que cal contunhar a avançar tranquilament perque foncciona.

Un entrevista en occitan entre un bearnés e una segalina, cadun amb son parlar, per la descoberta d'una experiéncia de mai, rica e generosa, a l'entorn de la lenga nòstra e de las valors preciosas que nos religan. Diga-nos un autre conte Sèrgi ...

Elena d'Avairon



# PONT DE SALARS 1944

## UN VILLAGE SAUVÉ DES FLAMMES

**28 JUIN** | À PONT DE  
**2024** | SALARS  
**29** | PLACE DU  
À 22H | 29 JUIN 1944



Le syndicat mixte du Levézou vous invite à venir voir le spectacle musical et théâtral créé par Joan-Lois COURTIAL

**« Pont de Salars, un village sauvé des flammes en 1944 »  
pour célébrer les 80 ans de la libération du Levézou.**

Una capitada aquel espectacle.

Les acteurs Jean-Louis Courtial et Flavie Castagné, Roselyne Courtial au chant, Guillaume Fric à l'accordéon, Arnaud Bonnet au violon et Baptiste Bouvier au violoncelle et 30 élèves du collège de Pont de Salars.

Vos espera les 28 e 29 juin à 22h à Pont de salars.

## STAGES

Le Centre Culturel Occitan du Rouergue et le Département de l'Aveyron proposent des stages d'été qui englobent plusieurs esthétiques : accordéon diatonique, cabrette, violon, chant, danse, fabrication d'anches et langue occitane les 16 et 17 août 2024 au Lycée Louis Querbes, 11, rue des frères de Turenne à Rodez.

Ils s'adressent à tous publics amateurs désireux de parfaire leurs connaissances dans les esthétiques de leur prédilection.

Renseignements : 05 65 68 18 75

